

Anthroposophes à l'époque nazie

Une recension de l'ouvrage : **Hans Büchenbacher : Souvenirs**. En même temps une étude sur l'histoire de l'anthroposophie sous le national-socialisme. Éditions Info3, Francfort sur le Main, 482 pages. 26 €
Une recension de **Frank Hörtreiter**

La maison d'édition mérite un remerciement du fait que ces souvenirs de Büchenbacher, si importants au plan de l'histoire, sont enfin disponibles. Jusqu'à présent, ils n'existaient qu'en extraits ou bien sous forme de manuscrits typographiques. Ce récit marqué par la souffrance ne représente en fait qu'une petite partie de l'ouvrage (environ 80 des 483 pages).

Hans Büchenbacher fut officier lors de la première Guerre mondiale, musicien et philosophe. Rudolf Steiner l'appela comme conférencier anthroposophique et c'est grâce à lui si, en 1922, Rudolf Steiner fut protégé des coups à Munich, lors d'une agression de la droite radicale et emmené sain et sauf hors de la ville. Ce fut à son initiative, qu'au regard du conflit entre jeunes et vieux, en 1923, la « libre Société anthroposophique » fut fondée. Membre du comité directeur de la Société Anthroposophique en Allemagne (SAA), de 1931 à 1934, il fut effrayé de constater qu'une grande partie des anthroposophes allemands se sentaient attirés par le national-socialisme. Il acquit l'impression qu'on se serait bien volontiers débarrassés de lui — officier de la grande guerre et « demi-juif ». Ainsi se démit-il de ses fonctions au sein de la SAA. À Dornach aussi, devait surgir aussi un jugement positif sur le national-socialisme de la part de Günther Wachsmuth et de Marie Steiner. Cette dernière se trouva, après la mort de Rudolf Steiner, fortement impressionnée par les émotions de Roman Boos. Büchenbacher fut donc mis « entre parenthèses ».

Après la guerre, des Anthroposophes de Dornach tentèrent d'aller le rechercher pour le remettre en position dirigeante. Cela agit presque sur Büchenbacher comme une offre de prix pour l'achat de son silence. Mais lorsqu'on remarqua qu'il ne pensait pas, sans cela, faire le procès de l'attitude ambivalente de Dornach sur le national-socialisme, on ne s'empessa plus autour de lui. Pourtant après la guerre, il a continué de faire des conférences au Goetheanum et ailleurs, en cultivant exemplairement une philosophie soigneusement pensée en lien avec l'ésotérisme anthroposophique. La première partie de l'ouvrage qui lui confère son titre (déjà pourvue de notes soigneusement travaillées) se trouve donc devant nous et devrait être lue avec intérêt, même si elle restitue des affirmations occasionnelles de Büchenbacher, qui ne se laissent pas corroborer et ont été partiellement réfutées par l'éditeur Ansgar Martin. Mais j'y reviendrai plus loin.

Büchenbacher écrit, au sujet du début de l'année 1934 : « Je pouvais pourtant encore donner des conférences à cette époque, dans de nombreuses branches des membres (et aussi publiquement) et je constatai alors qu'environ les 2/3 des membres s'orientaient plus ou moins positivement vers le national-socialisme. » Cette conjecture dit malheureusement déjà beaucoup en soi, même si de nombreux anthroposophes se considèrent plus tard alors comme persécutés par les nazis, eu égard à l'interdiction menaçant la SAA.

La partie principale de l'ouvrage forme des annexes de la plume de l'éditeur, pourvues d'innombrables notes en bas de page. Elles fournissent un commentaire richement différencié et bien articulé. Ce rédacteur inhabituellement jeune ne monte pas sur les grands chevaux de ceux qui sont nés plus tard pour considérer ceux qui se sont trompés avant lui. Martins a presque toujours soigneusement fait la distinction de ce que Rudolf Steiner a dit lui-même — puisqu'en effet, il n'a pas vécu dans ce laps de temps, dont il est fait le récit entre 1933-45 — et ce que des anthroposophes isolés en ont pensé. De même aussi, il a le plus souvent convenablement séparé les diverses formes conceptuelles « d'esprit allemand » et l'anti-sémitisme et élaboré une quantité énorme de matériau. Les cinq annexes englobent une brève biographie de Büchenbacher, l'interaction complexe entre anthroposophie « de droite » et anthroposophie « de gauche » et la *Dreigliederung* sociale, dont les reflets au sein des querelles anthroposophiques des années 30, le louvoiement de nombreux anthroposophes allemands dans le 3^{ème} Reich et la difficile détermination conceptuelle « de l'esprit allemand » [laquelle peut encore encore aller, chez nous aujourd'hui, ici dans le Nord de la France, jusqu'au « bochisme » ou « schleuisme », *ndt*] et celle du « judaïsme » et les destinées d'anthroposophes juifs.

Pourtant quelques objections : Martins n'a manifestement pas connu le tome II des mémoires du fils de Büchenbacher, Hans Ludwig (Hans Ludwig Büchenbacher : *Fils karmiques* I + II, Raisdorf 1995). Il y décrit (au delà de l'embarras personnel) l'égoïsme débordant du père. Je pense que cette faculté de ramener à soi (même si je conserve une grande empathie pour la souffrance de Büchenbacher) vient assombrir des souvenirs et jugements présentés ici.

Il existe une série de jugements d'anthroposophes de l'époque sur le « judaïsme », que critique à bon droit Martins. Même si l'on ne devrait pas généralement les attribuer faussement à Rudolf Steiner : Martins dépeint que Steiner pensait parfois (et cela malgré sa prise de position précoce contre un antisémitisme teinté d'anéantissement, comme le témoigne encore à la page 53 du texte de Büchenbacher), que les Juifs n'eussent désormais encore aucune nécessité d'existence selon le seul caractère de groupe anthropologique, mais devaient au contraire s'épanouir culturellement dans l'humanité individualisée. Cela s'accorde, selon moi, avec le fait que Steiner, sans cela tenait d'ailleurs pour nécessairement surmontables *tous* les caractères nationaux.

Soit dit en passant, Steiner, à ma connaissance, n'a jamais revendiqué pour lui une clairvoyance supérieure, lorsqu'il s'agissait de questions d'époque ou bien de lui-même ; cela ne serait pas non plus éthiquement autorisé. Il se voyait ici lui-même encore capable de se tromper d'ailleurs. Son style souvent apodictique [qui a une évidence de droit et non pas seulement de fait, *ndt*], — avant tout au travers des notes raccourcies des conférences — peut éventuellement induire en erreur sur la manière dont Steiner pouvait être modeste et autocritique.

Martins attribut à Rittelmeyer — avant tout en rapporta avec son ouvrage *Esprit allemand* — un antisémitisme latent et une attitude nationaliste allemande. Là se niche chez Rittelmeyer un problème de compréhension. Celui-ci a souvent tenté de saisir d'abord positivement (peut être prétendument) les idéaux de ceux qui pensaient autrement que lui et de les transformer ensuite. Comme on le sait cela l'a conduit à entrer dans un conflit massif aussi avec Steiner : Jürgen von Grone, par exemple, fut démis du poste de rédacteur de l'hebdomadaire *Anthroposophie*, parce qu'il avait donné un espace d'expression à Rittelmeyer pour répondre à un opposant (Lempp). Cela le conduisit naturellement à apparaître plus accommodant vis-à-vis des nazis que ce n'était effectivement le cas.

Principalement, le concept « d'esprit allemand » de Rittelmeyer m'apparaît être beaucoup trop généralisé par Martins. Rittelmeyer était fortement pénétré de l'idéal de l'esprit allemand de Fichte — comme le précise exactement Martins — mais sans en être pour autant un militant. Il a similairement pensé — comme Goethe et Schiller dans les *Xénies* — que l'on pouvait seulement être allemand que si l'on renonçait radicalement au politique (et avec cela aussi au militarisme). Ainsi comprends-je aussi la réponse équivoque de Rittelmeyer à la question d'un national-socialiste lui demandant pourquoi il ne s'enflammait pas pour le national-socialisme, selon laquelle ce dernier fût « trop peu allemand ».

C'est pourquoi Rittelmeyer — malgré ses clichés sur le « judaïsme », qui agissaient en introduisant la confusion — fut aussi contre l'exclusion des Juifs de la communauté de Vienne en 1938. Ce fut pour lui si important qu'il était près à accepter l'interdiction de la Communauté des Chrétiens à cause de cela. Reinhard Wagner, qui, pour cette raison fit le voyage de Vienne à Hambourg, afin d'avoir un ultime entretien avec Rittelmeyer mourant, a témoigné de cela à plusieurs reprises.

Une affirmation de Büchenbacher (pp.55 et suiv., chez Martins, renforcée pp. 212 et 340) ne doit pas en rester là : Eduard Lenz et Alfred Heidenreich n'ont très certainement pas aspiré à la fondation d'une nouvelle société anthroposophique, en Allemagne en 1936, qui eût été plus agréable à l'État. Pour une affirmation aussi grave, une anecdote de Büchenbacher de Prague me semble bien trop mince. Je connais l'attitude inhabituellement éveillée, dès le début à l'égard des nazis à partir de ses commentaires politiques dans la circulaire des prêtres. Et la participation de Heidenreich eût été aussi absurde, parce qu'il agit longtemps à Londres et ne visita l'Allemagne que pour aider à repousser une interdiction de la Communauté des chrétiens. Toute sa vie durant, Büchenbacher n'a pas apprécié la Communauté des Chrétiens et appartenait éventuellement aux

prévenus. (Comment exprima-t-il cela vis-à-vis de Rudolf Steiner de la possibilité de devenir prêtre, là-dessus je pourrais spéculer, mais cela n'est pas à sa place ici).

La présomption calomniatrice de Büchenbacher (pp.70 et suiv.), qu'Herbert Hahn n'eût pas voulu rembourser la fortune de son ami juif Rosenthal à lui confiée après la guerre, me semble trop faiblement fondée sur des « on dit ». Dommage que Martins confirme presque cela dans son commentaire p.413. Ainsi éventuellement des rumeurs inconsistantes deviennent-elles devenir des questions semblant discutables à la citation suivante. Martins est lui-même avalé par un tel processus : Helmut Zander est d'avis que Ita Wegman eût bel et bien été la bien-aimée de Rudolf Steiner. À l'occasion, il ne s'appuie sur aucune source tenable, comme il le reconnut lui-même par la suite sur le podium. Mais Martins peut réutiliser ensuite cette question qui semble discutabile (p.240). Ainsi des rumeurs deviennent-elles presque des faits.

Cela suffit pour les objections ; je partage l'opinion de Martins que les Anthroposophes s'occupent bien trop d'eux-mêmes et se sont surestimés de ce fait, de sorte qu'ils furent aveugles (et pas simplement sans connaissance) vis-à-vis du crime nazi. Ils sont malheureusement comparables à maints « mouvements de citoyens en fuite ». Ce concept, qui fut d'abord utilisé, à ma connaissance, dans le livre de Fidus von Frecot/Esprit/cancer (*Fidus 1868-1948, au sujet de la pratique esthétique des mouvements de fuite citoyens*, Munich 1972), aide à comprendre le phénomène que parfois des petits groupes, dans leur niche [écologique, *ndt*] se tiennent pour universellement décisifs et sont par conséquent malades de n'être pas pris suffisamment en compte. Ulrich Linse, dans son étude *Prophètes aux pieds nus — Rédempteurs des années 20* (Berlin 1983) a travaillé à fond quelques-uns de ces « mouvements » dont la maxime essentiel c'est : « Change-toi toi-même, si tu veux changer le monde ». Pour l'individu il se peut que cela soit digne d'éloge tout d'abord de balayer devant sa propre porte ; pourtant, qui s'insurge contre le crime dans la communauté ? Bien trop de gens se sont soustraits à cette question autrefois, et les anthroposophes n'en sont pas exclus, malheureusement. Que la complaisance d'accommodation de nombreux anthroposophes s'opposât directement aux objectifs de Rudolf Steiner, ce devrait être incontestable — aussi pour Martins. Ceci est particulièrement fatal, puisqu'en effet, l'anthroposophie n'a jamais été pensée pour la tour d'ivoire, mais pour l'agir social sain et l'éveil à l'histoire universelle.

Pour cette défaillance je voudrais encore examiner quelque chose qui retentit chez Martins, mais devrait avoir plus fortement du poids. Ce n'est pas une excuse, mais c'est peut-être éclairant : les anthroposophes eurent à faire, jusqu'en 1925, à un Rudolf Steiner qui mettait en route en impulsant extraordinairement des « mouvements-fils ». Steiner pensait qu'il vivrait essentiellement plus longtemps, jusque dans les années 50. Lorsqu'il mourut subitement, s'engagea une lutte de compétence de tous ceux qui se sentaient particulièrement chargés par Rudolf Steiner de leur mission respective. Cela les surmena, de sorte qu'ils se préoccupèrent trop peu du soi-disant « monde extérieur ». Les combats dornarchois et les exclusions de membres sur lesquels on pouvait compter, paralysèrent la capacité de responsabilité. Il en est résulté une lourde faute, dans le domaine anthroposophique, mais aussi dans l'ensemble de la société. On devrait lire l'ouvrage de Martins, quand bien même il soit préoccupant — et précisément parce qu'il l'est.

Die Drei, n°7-8/2014.

(Traduction Daniel Kmiecik)